

national en dénonçant les parasites qui l'exploitent de quelque manière. Ces parasites, du reste, ne sont que fort heureusement une exception comme ils ne sont pas les seuls de leur espèce. Ils se rencontrent un peu partout, dans toutes les sphères de la société, et à côté de ceux qu'il cite, je pourrais placer plusieurs gens réputés patriotes qui n'ont élevé la voix, pendant les grandes luttes, que pour intervenir contre ceux qui étaient en pleine bataille, et que, la paix rétablie et le danger passé, j'ai entendus de mes oreilles se proclamer les "membres militants" de l'organisation nationale. Le mouvement national aux Etats-Unis n'a jamais rien reçu de ces gens-là, si ce n'est qu'il a été souvent gravement compromis par eux après leur avoir fourni l'occasion et le moyen de parvenir. On sait que le titre de Franco-Américain est une belle enseigne et les habiles et les ambitieux de toutes nuances ne manquent pas de l'afficher. Et il serait intéressant d'établir combien des nôtres sont restés franchement fidèles à leur race malgré le succès !

Mais passons plutôt à d'autre chose. M. l'abbé Magnan s'était engagé à nous parler d'un double nationalisme et il devait le faire "à la façon des théologiens et des philosophes, qui cherchent avant tout la vérité, la justice et le bien."

Mais qu'est-ce qu'ils cherchent donc ces théologiens et ces philosophes qui prêchent la fusion des races dans l'église américaine, et commettent, depuis 30 ans, les plus criantes injustices contre les éléments catholiques qui sont venus s'ajouter à la nation américaine ? Où sont donc les théologiens et les philosophes qui placeront un nom franco-américain parmi les candidats au siège épiscopal de Burlington ? Est-ce qu'ils ne s'appellent pas théologiens et philosophes aussi ceux qui ont entrepris la tâche barbare d'angliciser de force les petits canadiens du Connecticut, qui maintiennent à Hartford un collège "français" où l'anglais domine, qui négligent l'école paroissiale ou la suppriment, qui snobent les organisations franco-américaines et banquettent avec les Knights of Columbus ou s'enrôlent dans la United Irish League ?

Beaucoup de ceux-là, il y a vingt-cinq ans, prédisaient que de nos jours, plus un mot de français ne serait parlé dans la Nouvelle-Angleterre. Ils ont fait mieux que cela. Aux prêtres franco-américains qui arrivaient, ils disaient avec colère : "Vous prenez nos places !"

Pendant que nous étions à Woonsocket, un brave curé